

Marx,

Introduction à Pour une critique de la philosophie du droit de Hegel (1844) ; (éd. M. Rubel, Gallimard)

Pour l'Allemagne, la *critique de la religion* est pour l'essentiel achevée, et la critique de la religion est la condition de toute critique

L'existence profane de l'erreur est compromise, sitôt démentie sa céleste *oratio pro aris et focis*, sa prière sacrée pour le foyer. L'homme qui, dans la réalité imaginaire du ciel où il cherchait un surhomme, n'a trouvé que son propre *reflet*, ne sera plus tenté de trouver seulement *l'apparence* de lui-même, l'être inhumain, là où il cherche et doit chercher sa vraie réalité.

Voici le fondement de la critique irrégieuse : c'est l'homme qui fait la religion, et non la religion qui fait l'homme. A la vérité, la religion est la conscience de soi et le sentiment de soi de l'homme qui, ou bien ne s'est pas encore conquis, ou bien s'est déjà de nouveau perdu. Mais l'homme, ce n'est pas un être abstrait recroquevillé hors du monde. L'homme, c'est *le monde de l'homme*, c'est l'État, c'est la société. Cet État, cette société produisent la religion, une conscience renversée *du monde*, parce qu'ils sont eux-mêmes un *monde renversé*. *La religion est la théorie générale de ce monde, son compendium encyclopédique, sa logique sous une forme populaire, son point d'honneur spiritualiste, son enthousiasme, sa sanction morale, son complément cérémoniel, son universel motif de consolation et de justification. Elle est la réalisation chimérique* de l'essence humaine, parce que l'essence humaine ne possède pas de réalité véritable. Lutter contre la religion, c'est donc, indirectement, lutter contre ce monde-là, dont la religion est l'arôme spirituel.

La misère religieuse est tout à la fois *l'expression* de la misère réelle et la *protestation* contre la misère réelle. La religion est le soupir de la créature accablée, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit d'un état de choses où il n'est point d'esprit. Elle est l'opium du peuple.

Nier la religion, ce bonheur *illusoire* du peuple, c'est exiger son bonheur *réel*. Exiger qu'il abandonne toute illusion sur son état, c'est exiger qu'il renonce à un état qui a besoin d'illusions. La critique de la religion contient en germe la *critique de la vallée de larmes* dont la religion est *l'aurore*.

La critique a saccagé les fleurs imaginaires qui ornent la chaîne, non pour que l'homme porte une chaîne sans rêve ni consolation, mais pour qu'il secoue la chaîne et qu'il cueille la fleur vivante. La critique de la religion détrompe l'homme, afin qu'il pense, qu'il agisse, qu'il forge sa réalité en homme détrompé et revenu à la raison, afin qu'il grave autour de lui-même, c'est-à-dire autour de son véritable soleil. La religion n'est que le soleil illusoire, qui grave autour de l'homme tant que l'homme ne grave pas autour de lui-même.

C'est donc la *tâche de l'histoire*, une fois l'au-delà de la vérité disparu, d'établir la vérité de l'ici-bas. Et c'est tout d'abord la *tâche de la philosophie*, qui est au service de l'histoire, de démasquer l'aliénation de soi dans ses *formes profanes*, une fois démasquée la *forme sacrée* de l'aliénation de soi de l'homme. La critique du ciel se transforme ainsi en critique de la terre, la critique de la religion en *critique du droit*, la *critique de la théologie* en *critique de la politique*.

Pascal; Le “mémorial”

L'AN DE GRACE 1654,

Lundi, 23 novembre, jour de saint Clément, pape et martyr, et autres au martyrologe,

Veille de saint Chrysogone, martyr, et autres,

Depuis environ 10 heures et demie du soir jusques environ minuit et demi,

FEU,

“Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob” non des philosophes et des savants.

Certitude. Certitude. Sentiment. Joie. Paix.

Dieu de Jésus-Christ.

Deum meum et Deum vestrum.

“Ton Dieu sera mon Dieu”.

Oubli du monde et de tout, hormis Dieu.

Il ne se trouve que par les voies enseignées dans l'Évangile.

Grandeur de l'âme humaine.

“Père juste, le monde ne t'a point connu, mais je t'ai connu”

Joie, joie, joie, pleurs de joie.

Je m'en suis séparé

Dereliquerunt me fontem aquae vivae.

“Mon Dieu, me quitterez-vous?”

Que je n'en sois pas séparé éternellement.

« Cette est la vie éternelle, qu'ils te connaissent seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ. »

Jésus-Christ. Jésus-Christ.

Je m'en suis séparé; je l'ai fui, renoncé, crucifié.

Que je n'en sois jamais séparé.

Il ne se conserve que par les voies enseignées dans l'Évangile.

Renonciation totale et douce.

Soumission totale à Jésus-Christ et à mon directeur.

Éternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre.

Non obliviscar sermones tuos. Amen.

Jean de la Croix (1542-1591)

FLAMME D'AMOUR VIVE

CHANTS

De l'âme dans l'intime communication d'union d'amour de Dieu

Ô flamme d'amour vive,
Qui blesses tendrement
Au plus profond centre mon âme !
Si tu n'es plus rétive.
Achève, si tu veux,
Brise la toile de cette douce rencontre.

Ô suave cautère.
O exquise blessure,
O douce main, ô touche délicate,
Qui a goût de vie éternelle,
Et paye toute dette !
En tuant, mort en vie changeas.

Ô lampes de feu,
Aux lueurs de qui
Les hautes cavernes du sens,
Qui était obscur et aveugle,
Avec d'étranges ravissements,
Chaleur et lumière donnent près de l'amant !

Comme docile et amoureux
Sur mon sein tu t'éveilles,
Où en secret seul tu demeures,
Et de ton souffle savoureux,
Plein de bien et de gloire,
Que délicatement tu m'infuses l'amour !

(trad. B. Sesé, ed Obsidiane)

ACTES DES APÔTRES, ch.17

Les frères qui escortaient Paul l'accompagnèrent jusqu'à Athènes. Quand ils s'en retournèrent, Paul les chargea de dire à Silas et à Timothée de le rejoindre le plus tôt possible.

Pendant que Paul les attendait à Athènes, son esprit était tourmenté en voyant cette ville remplie d'idoles. Il discutait donc à la synagogue avec les Juifs et ceux qui adoraient Dieu, et sur l'Agora chaque jour avec les passants.

Quelques philosophes épicuriens et stoïciens venaient aussi parler avec lui. Certains disaient : " Ce perroquet, que peut-il bien vouloir dire?". Et d'autres: "On dirait un précheur de divinités étrangères" ils disaient cela parce que son Évangile parlait de "Jésus" et de "Résurrection". Ils vinrent le prendre pour le conduire à l'Aréopage en lui disant: "Pouvons-nous savoir quelle est cette nouvelle doctrine que tu exposes ? Tu nous emplis les oreilles de choses déroutantes; nous voulons donc savoir ce que cela veut dire" Car tous les Athéniens, ainsi que les étrangers qui résidaient dans la ville, ne trouvaient le temps de rien faire d'autre que de dire et d'écouter la dernière nouveauté.

Alors Paul, debout au milieu de l'Aréopage, fit ce discours:"Citoyens d'Athènes, je constate que vous êtes, en toutes choses, des hommes particulièrement religieux. En effet, en parcourant la ville, et en observant vos monuments sacrés, j'y ai trouvé, en particulier, un autel portant cette inscription : 'Au dieu inconnu'. Or, ce que vous vénerez sans le connaître, voilà ce que, moi, je viens vous annoncer. Le Dieu qui a fait le monde et tout ce qu'il contient, lui qui est le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite pas les temples construits par l'homme, et ne se fait pas servir par la main des hommes. Il n'a besoin de rien, lui qui donne à tous la vie, le souffle et tout le reste.

A partir d'un seul homme, il a fait tous les peuples pour qu'ils habitent sur toute la surface de la terre, fixant la durée de leur histoire et les limites de leur habitat ; il les a faits pour qu'ils cherchent Dieu et qu'ils essayent d'entrer en contact avec lui et de le trouver, lui qui, en vérité, n'est pas loin de chacun de nous. En effet, c'est en lui qu'il nous est donné de vivre, de nous mouvoir, d'exister: c'est bien ce que disent certains de vos poètes: *Oui, nous sommes de sa race*.

Si donc nous sommes de la race de Dieu, nous ne devons pas penser que la divinité ressemble à l'or, à l'argent ou à la pierre travaillés par l'art et l'imagination de l'homme, Et voici que Dieu, sans tenir compte des temps où les hommes l'ont ignoré, leur annonce maintenant qu'ils ont tous, partout, à se convertir. En effet, il a fixé le jour où il va juger l'univers avec justice, par un homme qu'il a désigné ; il en a donné la garantie à tous en ressuscitant cet homme d'entre les morts. Quand ils entendirent parler de résurrection des morts, les uns riaient, et les autres déclarèrent : "Sur cette question nous t'écouterons une autre fois".

C'est ainsi que Paul les quitta. Cependant quelques hommes s'attachèrent à lui et devinrent croyants,. Parmi eux, il y avait Denis, membre de l'Aréopage; il eut aussi une femme nommée Damaris, et d'autres avec eux.

Nietzsche,

Le Gai savoir (éd. Lacoste et Le Rider, Robert Laffont)

108 Luttres nouvelles. - Après la mort de Bouddha l'on montra encore pendant des siècles son ombre dans une caverne, - une ombre énorme et épouvantable. Dieu est mort mais, à la façon dont sont faits les hommes, il y aura peut-être encore pendant des milliers d'années des cavernes où l'on montrera son ombre. - Et nous il nous faut encore vaincre son ombre

[...]

125 *L'insensé*. - N'avez-vous pas entendu parler de cet insensé qui, en plein jour, allumait une lanterne et se mettait à courir sur la place publique en criant sans cesse : « Je cherche Dieu ! Je cherche Dieu ! » - Comme il se trouvait là beaucoup de ceux qui ne croient pas en Dieu, son cri provoqua une grande hilarité. A-t-il donc été perdu ? disait l'un. S'est-il égaré comme un enfant ? demandait l'autre. Ou bien s'est-il caché ? A-t-il peur de nous ? S'est-il embarqué ? A-t-il émigré ? - ainsi criaient et riaient-ils pêle-mêle. Le fou sauta au milieu d'eux et les transperça de son regard. « Où est allé Dieu ? s'écria-t-il, je veux vous le dire ! Nous l'avons tué, - vous et moi. Nous tous, nous sommes ses assassins Mais comment avons-nous fait cela ? Comment avons-nous pu vider la mer ? Qui nous a donné l'éponge pour effacer l'horizon ? Qu'avons-nous fait lorsque nous avons détaché cette terre de la chaîne de son soleil ? Où la conduisent maintenant ses mouvements ? Où la conduisent nos mouvements ? Loin de tous les soleils ? Ne tombons-nous pas sans cesse ? En avant, en arrière, de côté, de tous les côtés ? Y a-t-il encore un en-haut et un en-bas ? N'errons-nous pas comme à travers un néant infini ? Le vide ne nous poursuit-il pas de son haleine ? Ne fait-il pas plus froid ? Ne voyez-vous pas sans cesse venir la nuit, plus de nuit ? Ne faut-il pas allumer les lanternes avant midi ? N'entendons-nous rien encore du bruit des fossoyeurs qui enterrent Dieu ? Ne sentons-nous rien encore de la décomposition divine ? - les dieux, eux aussi, se décomposent ! Dieu est mort ! Dieu reste mort ! Et c'est nous qui l'avons tué Comment nous consolerons-nous, nous, les meurtriers des meurtriers ? Ce que le monde a possédé jusqu'à présent de plus sacré et de plus puissant a perdu son sang sous nos couteaux - qui effacera de nous ce sang ? Avec quelle eau pourrons-nous nous purifier ? Quelles expiations, quels jeux sacrés serons-nous forcés d'inventer ? La grandeur de cet acte n'est-elle pas trop grande pour nous ? Ne sommes-nous pas forcés de devenir nous-mêmes des dieux pour du moins paraître dignes des dieux ? Il n'y eut jamais action plus grandiose, et ceux qui pourront naître après nous appartiendront, à cause de cette action, à une histoire plus haute que ne fut jamais toute histoire. » - Ici l'insensé se tut et regarda de nouveau ses auditeurs : eux aussi se turent et le dévisagèrent avec étonnement. Enfin il jeta à terre sa lanterne, en sorte qu'elle se brisa en morceaux et s'éteignit. « Je viens trop tôt, dit-il alors, mon temps n'est pas encore accompli. Cet événement énorme est encore en route, il marche - et n'est pas encore parvenu jusqu'à l'oreille des hommes. Il faut du temps à l'éclair et au tonnerre, il faut du temps à la lumière des astres, il faut du temps aux actions, même lorsqu'elles sont accomplies, pour être vues et entendues. Cet acte-là est encore plus loin d'eux que l'astre le plus éloigné, - et pourtant ce sont eux qui l'ont accompli ! » - On raconte encore que ce fou aurait pénétré le même jour dans différentes églises et y aurait entonné son *Requiem aeternam deo*. Expulsé et interrogé il n'aurait cessé de répondre la même chose : « A quoi servent donc ces églises, si elles ne sont pas les tombes et les tombeaux de Dieu ? »

[...]

343 *Notre sérénité*. - Le plus important des événements récents, - le fait « que Dieu est mort », que la croyance au Dieu chrétien a été ébranlée - commence déjà à projeter sur l'Europe ses premières ombres. Du moins pour le petit nombre de ceux dont le regard, dont la méfiance du regard, sont assez aigus et assez fins pour ce spectacle, un soleil semble s'être couché, une vieille et profonde confiance s'être changée en doute : c'est à eux que notre vieux monde doit paraître tous les jours plus crépusculaire, plus suspect, plus étrange, plus « vieux ». On peut cependant dire, d'une façon générale, que l'événement est beaucoup trop grand, trop lointain, trop éloigné de la compréhension de la plupart pour qu'il soit possible de dire que la *nouvelle* en est arrivée, et

moins encore pour que la foule puisse déjà se rendre compte *de ce qui* s'est réellement passé - pour qu'elle puisse savoir ce qui s'effondrera, maintenant que cette foi a été minée, tout ce qui s'y dresse, s'y adosse et s'y vivifie : par exemple toute notre morale européenne. Cette longue suite de démolitions, de destructions, de ruines et de chutes que nous avons devant nous : qui donc aujourd'hui la devinerait assez pour être l'initiateur et le devin de cette énorme logique de terreur, le prophète d'un assombrissement et d'une éclipse de soleil qui n'eurent probablement jamais leurs pareils sur la terre ? Nous-mêmes, nous autres devins de naissance, qui restons comme en attente sur les sommets, placés entre hier et demain, tendus par la contradiction d'hier et de demain, nous autres premiers-nés, nés trop tôt, du siècle à venir, nous qui *devrions apercevoir déjà les ombres que l'Europe est en train de projeter* d'où cela vient-il donc que nous attendions nous-mêmes, sans un intérêt véritable, et avant tout sans souci ni crainte, la venue de cet obscurcissement ? Nous trouvons-nous peut-être encore trop dominés par les *premières conséquences* de cet événement ? - et ces premières conséquences, à l'encontre de ce que l'on pourrait peut-être attendre, ne nous apparaissent nullement tristes et assombrissantes, mais, au contraire, comme une espèce de lumière nouvelle, difficile à décrire, comme une espèce de bonheur, d'allègement, de sérénité, d'encouragement, d'aurore... En effet, nous autres philosophes et « esprits libres », à la nouvelle que « le Dieu ancien est mort », nous nous sentons illuminés d'une aurore nouvelle ; notre cour en déborde de reconnaissance, d'étonnement, de pressentiment et d'attente, - enfin l'horizon nous semble de nouveau libre, en admettant même qu'il ne soit pas clair, - enfin nos vaisseaux peuvent de nouveau mettre à la voile, voguer au-devant du danger, tous les coups de hasard de celui qui cherche la connaissance sont de nouveau permis ; la mer, *notre pleine mer, s'ouvre de nouveau devant nous, et peut-être n'y eut-il jamais une mer aussi ouverte et « pleine ».*

Ainsi parlait Zarathoustra, IV :

Devant Dieu ! - Mais maintenant ce Dieu est mort ! Hommes supérieurs, ce Dieu a été votre plus grand danger.

Vous n'êtes ressuscités que depuis qu'il gît dans la tombe. C'est maintenant seulement que revient le grand Midi, maintenant l'homme supérieur devient maître

Avez-vous compris cette parole, ô mes frères ? Vous êtes effrayés: votre coeur est-il pris de vertige ? L'abîme s'ouvre-t-il ici pour vous ? Le chien de l'enfer aboie-t-il contre vous ?

Eh bien ! Allons ! Hommes supérieurs ! Maintenant seulement la montagne de l'avenir humain va enfanter. Dieu est mort maintenant nous voulons - que le surhomme vive.

Pascal, Pensées

293 (br.)-51 (Laf.). - « Pourquoi me tuez-vous? - Eh quoi! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte; mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave, et cela est juste. »

294-60. - ... Sur quoi la fondera-t-il, l'économie du monde qu'il veut gouverner? Sera-ce sur le caprice de chaque particulier? quelle confusion! Sera-ce sur la justice ? il l'ignore.!

Certainement s'il la connaissait, il n'aurait pas établi cette maxime, la plus générale de toutes celles qui sont parmi les hommes, que chacun suive les moeurs de son pays; l'éclat de la véritable équité aurait assujetti tous les peuples, et les législateurs n'auraient pas pris pour modèle, au lieu de cette justice constante, les fantaisies et les caprices des Perses et Allemands. On la verrait plantée par tous les Etats du monde et dans tous les temps, au lieu qu'on ne voit rien de juste ou d'injuste qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence; un méridien décide de la vérité; en peu d'années de possession, les lois fondamentales changent; le droit a ses époques, l'entrée de Saturne au Lion nous marque l'origine d'un tel crime. Plaisante justice qu'une rivière borne! Vérité au-deçà des Pyrénées, erreur au-delà.

Leibniz, *Essais de théodicée*, §241.

"Le mal physique, c'est-à-dire les douleurs, les souffrances, les misères, nous embarrasseront moins, étant des suites du mal moral. *Poena est malum passionis, quod infligitur ob malum actionis*, suivant Grotius. L'on pâtit parce qu'on a agi ; l'on souffre du mal parce qu'on a fait mal : *nostrorum causa malorum nos sumus*. Il est vrai qu'on souffre souvent pour les mauvaises actions d'autrui ; mais lorsqu'on n'a point de part au crime, l'on doit tenir pour certain que ces souffrances nous préparent un plus grand bonheur".

... [voici] une observation que l'on pourra peut-être trouver d'une certaine importance. Dans chacun des systèmes de moralité que j'ai jusqu'ici rencontrés, j'ai toujours remarqué que l'auteur procède pendant un certain temps selon la manière ordinaire de raisonner, établit l'existence d'un Dieu ou fait des observations sur les affaires humaines, quand tout à coup j'ai la surprise de constater qu'au lieu des copules habituelles, *est* [is] et *n'est pas* [is not], je ne rencontre pas de proposition qui ne soit liée par un *doit* [ought] ou un *ne doit pas* [ought not]. C'est un changement imperceptible, mais il est néanmoins de la plus grande importance. Car, puisque ce *doit* [ought] ou ce *ne doit pas* [ought not] expriment une certaine relation ou affirmation nouvelle, il est nécessaire qu'elle soit soulignée et expliquée, et qu'en même temps soit donnée une raison de ce qui semble tout à fait inconcevable, à savoir, de quelle manière cette relation nouvelle peut être déduite d'autres relations qui en diffèrent du tout au tout. Mais comme les auteurs ne prennent habituellement pas cette précaution, je me permettrai de la recommander aux lecteurs et je suis convaincu que cette petite attention renversera tous les systèmes courants de moralité et nous fera voir que la distinction du vice et de la vertu n'est pas fondée sur les seules relations entre objets et qu'elle n'est pas perçue par la raison.

Hume, *Traité de la nature humaine* (III, I, 1, *in fine*)

« Il y a trois genres de questions qu'il faut bien distinguer. Il y a en effet des choses qui ne sont crues que par la foi, comme le sont celles qui concernent le mystère de l'Incarnation, la Trinité¹, et d'autres semblables. Il y en a d'autres qui, bien qu'elles regardent la foi, peuvent pourtant être recherchées par la raison naturelle ; parmi ces choses, les théologiens orthodoxes ont coutume de mettre l'existence de Dieu, et la distinction entre l'âme humaine et le corps. Et il y a enfin d'autres choses qui ne concernent en aucune façon la foi, mais ne regardent que le raisonnement humain, comme la quadrature du cercle², la façon de fabriquer de l'or³, et d'autres semblables. Mais ils abusent des paroles de la sainte Écriture, ceux qui, en expliquant mal ces paroles, estiment qu'ils peuvent en faire sortir des vérités de la troisième catégorie ; et de même, ils dérogent à l'autorité de l'Écriture ceux qui s'efforcent de démontrer des vérités de la première catégorie par des arguments tirés de la seule philosophie ».

Descartes, *Notes à propos d'une certaine affiche* (1648)⁴.

Domaine	Exemples
1 La « raison » seule appliquée à des objets qui ne concernent qu'elle	Chimie, mathématique (place de la terre dans l'univers)
2 La « foi » seule appliquée à des objets qui ne concernent qu'elle	Trinité, Incarnation (« mystères »)
3 « Domaine partagé » (la raison et la foi disant la même chose des mêmes objets)	Existence de Dieu, distinction de l'esprit et du corps
4 La raison et la foi parlant des mêmes objets d'un point de vue différent	Propriétés de Dieu
5 La raison et la foi parlant des mêmes objets de façon contradictoire (« double vérité »)	Éternité du monde

Dieu	<ul style="list-style-type: none"> - Existe - Est cause du monde - Est infini - Est parfait - Etc. - - - - - - Etc. - S'est incarné - Est amour - Est patient, lent à la colère - Juge et rétribue les bonnes et les mauvaises actions.
------	--

¹ Incarnation et Trinité sont deux dogmes chrétiens : le premier affirme que Dieu s'est fait homme en Jésus-Christ qui est à la fois vrai Dieu et vrai homme ; le seconde que Dieu est à la fois « un » et « trois », une « substance » et trois « personnes », le Père, le Fils et l'Esprit.

² C'est-à-dire une question de mathématique.

³ C'est-à-dire une question de chimie (d'alchimie, à l'époque). On peut supposer qu'au moment où ce texte est écrit, l'évocation des choses qui « ne concernent en aucune façon la foi, mais ne regardent que le raisonnement humain » conduit bien des lecteurs à se remémorer les difficultés rencontrées par Galilée quelques années auparavant.

⁴ Le texte original (en latin) se trouve à la p.353 du t.VIII de l'édition Adam et Tannery des *Œuvres* de Descartes, Paris, Vrin.

Pascal, Préface sur le Traité du vide

	Domaine	Principe
Attitude correcte	Sciences	Raison
	Théologie (etc.)	Autorité-tradition
Attitude erronée	Sciences	Autorité-tradition
	Théologie (etc.)	Raison

Pascal, deuxième des Trois discours sur la condition des grands

	Grandeurs	Respects
Vérité (justice)	Grandeurs naturelles	Respects naturels (estime)
	Grandeurs d'établissement	Respects d'établissement (déférence)
Erreur (injustice)	Grandeurs naturelles	Respects d'établissements (déférence)
	Grandeurs d'établissement	Respects naturels (estime)

Voilà en quoi consiste la justice de ces devoirs. Et l'injustice consiste à attacher les respects naturels aux grandeurs d'établissement, ou à exiger les respects d'établissement pour les grandeurs naturelles. M. N. est un plus grand géomètre que moi ; en cette qualité il veut passer devant moi : je lui dirai qu'il n'y entend rien. La géométrie est une grandeur naturelle ; elle demande une préférence d'estime ; mais les hommes n'y ont attaché aucune préférence extérieure. Je passerai donc devant lui ; et l'estimerai plus que moi, en qualité de géomètre. De même si, étant duc et pair, vous ne vous contentiez pas que je me tinsse découvert devant vous, et que vous voulussiez encore que je vous estimasse, je vous prierais de me montrer les qualités qui méritent mon estime. Si vous le faisiez, elle vous est acquise, et je ne pourrais vous la refuser avec justice ; mais si vous ne le faisiez pas, vous seriez injuste de me la demander, et assurément vous n'y réussiriez pas, fussiez-vous le plus grand prince du monde. !

Pensées (Lafuma N°58)

La tyrannie consiste au désir de domination universel et hors de son ordre.

Diverses chambres, de forts, de beaux, de bons esprits, de pieux, dont chacun règne chez soi, non ailleurs, et quelquefois ils se rencontrent. Et le fort et le beau se battent sottement à qui sera le maître l'un de l'autre, car leur maîtrise est de divers genres. Ils ne s'entendent pas, et leur faute est de vouloir régner partout. Rien ne le peut, non pas même la force. Elle ne fait rien au royaume des savants. Elle n'est maîtresse que des actions extérieures.

Tyrannie — Ainsi ces discours sont faux et tyranniques « Je suis beau, donc on doit me craindre. Je suis fort, donc on doit m'aimer. Je suis... »

La tyrannie est de vouloir avoir par une voie ce qu'on ne peut avoir que par une autre. On rend différents devoirs aux différents mérites : devoir d'amour à l'agrément, devoir de crainte à la force, devoir de créance à la science.

On doit rendre ces devoirs-là, on est injuste de les refuser, et injuste d'en demander d'autres. Et c'est de même être faux et tyrannique de dire : « Il n'est pas fort, donc je ne l'estimerai pas. Il n'est pas habile, donc je ne le craindrai pas.

	Crainte	Amour (séduction)	Créance (respect intellectuel)	?
Fort	OK	Harcèlement sexuel, viol	Censure, totalitarisme intellectuel	
Beau	Kalocratie (Eugénisme politique, primat de l'image en politique)	OK	Star-system (top-model donnant des conseils sur la vie bonne)	
Bon esprit	Oligarchie intellectuelle, technocratie	Harcèlement sexuel en contexte intellectuel (par ex. universitaire)	OK	
Pieux	Théocratie	Harcèlement sexuel en contexte religieux (cf. affaires de pédophilie dans l'Église catholique)	Théocratie intellectuelle	

Sur le « pari de Pascal »

Bibliographie (très) sélective

- Bouchilloux H. : *Apologétique et raison dans les Pensées de Pascal*, Paris, Klincksieck, 1995 (sur le pari, p. 214 sqq)
Bouchilloux H. : *Pascal*, Paris, Vrin, 2004 (sur le pari : p.157-160)
Carraud V. : *Pascal et la philosophie*, Paris, PUF, 1992 (sur le pari, p.434-450)
Dumont J.-N. : *Premières leçons sur les Pensées de Blaise Pascal*, Paris, PUF, “ major Bac ”, 1996 (sur le pari, p.73-81)
Gouhier H. : *Blaise Pascal, Commentaires*, Paris, Vrin, 1966 (sur le pari, p.245-306)
Thirouin L. : *Le hasard et les règles. Le modèle du jeu dans la pensée de Pascal*, Paris, Vrin, 1991 (sur le pari, p.130-189)

Infini - rien. (fragment des *Pensées* dit “ le pari ”)

(...) Parlons maintenant selon les lumières naturelles.

S'il y a un Dieu, il est infiniment incompréhensible, puisque, n'ayant ni parties ni bornes, il n'a nul rapport à nous. Nous sommes donc incapables de connaître ni ce qu'il est, ni s'il est. Cela étant, qui osera entreprendre de résoudre cette question ? Ce n'est pas nous, qui n'avons aucun rapport à lui.

Qui blâmera donc les chrétiens de ne pouvoir rendre raison de leur créance, eux qui professent une religion dont ils ne peuvent rendre raison ? Ils déclarent, en l'exposant au monde, que c'est une sottise, *stultitiam* ; et puis, vous vous plaignez de ce qu'ils ne la prouvent pas ! S'ils la prouvaient, ils ne tiendraient pas parole : c'est en manquant de preuve qu'ils ne manquent pas de sens.

Oui ; mais encore que cela excuse ceux qui l'offrent telle, et que cela les ôte du blâme de la produire sans raison, cela n'excuse pas ceux qui la reçoivent.

Examinons donc ce point, et disons : "Dieu est, ou il n'est pas." Mais de quel côté pencherons-nous ? La raison n'y peut rien déterminer : il y a un chaos infini qui nous sépare. Il se joue un jeu, à l'extrémité de cette distance infinie, où il arrivera croix ou pile. Que gagez-vous ? Par raison, vous ne pouvez faire ni l'un ni l'autre ; par raison, vous ne pouvez défendre nul des deux.

Ne blâmez donc pas de fausseté ceux qui ont pris un choix ; car vous n'en savez rien.

Non ; mais je les blâmerai d'avoir fait, non ce choix, mais un choix ; car, encore que celui qui prend croix et l'autre soient en pareille faute, ils sont tous deux en faute : le juste est de ne point parier.

Oui ; mais il faut parier. Cela n'est pas volontaire, vous êtes embarqué. Lequel prendrez-vous donc ? Voyons. Puisqu'il faut choisir, voyons ce qui vous intéresse le moins. Vous avez deux choses à perdre : le vrai et le bien, et deux choses à engager : votre raison et votre volonté, votre connaissance et votre béatitude ; et votre nature a deux choses à fuir : l'erreur et la misère. Votre raison n'est pas plus blessée, en choisissant l'un que l'autre, puisqu'il faut nécessairement choisir. Voilà un point vidé. Mais votre béatitude ? Pesons le gain et la perte, en prenant croix que Dieu est. Estimons ces deux cas : si vous gagnez, vous gagnez tout ; si vous perdez, vous ne perdez rien. Gagez donc qu'il est, sans hésiter.

Cela est admirable. Oui, il faut gager ; mais je gage peut-être trop.

Voyons. Puisqu'il y a pareil hasard de gain et de perte, si vous n'aviez qu'à gagner deux vies pour une, vous pourriez encore gagner ; mais s'il y en avait trois à gagner, il faudrait encore jouer (puisque vous êtes dans la nécessité de jouer), et vous seriez imprudent, lorsque vous êtes forcé de jouer, de ne pas hasarder votre vie pour en gagner trois, à un jeu où il y a pareil hasard de perte et de gain. Mais il y a une éternité de vie et de bonheur. Et cela étant, quand il aurait une infinité de hasards, dont un seul serait pour vous, vous auriez encore raison de gager un pour avoir deux ; et vous agiriez de mauvais sens, étant obligé à jouer, de refuser de jouer une vie contre trois à un jeu où d'une infinité de hasards il y en a un pour vous, s'il y avait une infinité de vie infiniment heureuse à gagner. Mais il y a ici une infinité de vie infiniment heureuse à gagner, un hasard de gain contre un nombre fini de hasards de perte, et ce que vous jouez est fini. Cela ôte tout parti : partout où est l'infini, et où il n'y a pas infinité de hasards de perte contre celui du gain, il n'y a point à balancer, il faut tout donner. Et ainsi, quand on est forcé à jouer, il faut renoncer à la raison pour garder la vie, plutôt que de la hasarder pour le gain infini aussi prêt à arriver que la perte du néant.

Car il ne sert de rien de dire qu'il est incertain si on gagnera, et qu'il est certain qu'on hasarde, et que l'infinie distance qui est entre la *certitude* de ce qu'on s'expose, et l'*incertitude* de ce qu'on gagnera, égale le bien fini, qu'on expose certainement à l'infini qui est incertain. Cela n'est pas ainsi. Tout joueur hasarde avec certitude pour gagner avec incertitude ; et néanmoins il hasarde certainement le fini pour gagner incertainement le fini, sans pécher contre la raison. Il n'y a pas infinité de distance entre cette certitude de ce qu'on s'expose et l'incertitude du gain ; cela est faux. Il y a, à la vérité, infinité entre la certitude de gagner et la certitude de perdre. Mais l'incertitude de gagner est proportionnée à la certitude de ce qu'on hasarde, selon la proportion des hasards de gain et de perte. Et de là vient que, s'il y a autant de hasards d'un côté que de l'autre, le parti est à jouer égal contre égal ; et alors la certitude de ce qu'on s'expose est égale à l'incertitude du gain : tant s'en faut qu'elle en soit infiniment distante. Et ainsi, notre proposition est dans une force infinie, quand il y a le fini à hasarder à un jeu où il y a pareils hasards de gain que de perte, et l'infini à gagner. Cela est démonstratif ; et si les hommes sont capables de quelque vérité, celle-là l'est.

Je le confesse, je l'avoue, mais encore... N'y a-t-il point moyen de voir le dessous du jeu ?

Oui : l'écriture, et le reste, etc.

Oui ; mais j'ai les mains liées et la bouche muette ; on me force à parier, et je ne suis pas en liberté ; on ne me relâche pas. Et je suis fait d'une telle sorte que je ne puis croire. Que voulez-vous donc que je fasse ?

Il est vrai. Mais apprenez au moins que votre impuissance à croire, puisque la raison vous y porte et que néanmoins vous ne le pouvez, vient de vos passions. Travaillez donc, non pas à vous convaincre par l'argumentation des preuves de Dieu, mais par la diminution de vos passions. Vous voulez aller à la foi, et vous n'en savez pas le chemin ? Vous voulez vous guérir de l'infidélité, et vous en demandez les remèdes. Apprenez de ceux qui ont été liés comme vous, et qui parient maintenant tout leur bien ; ce sont gens qui savent ce chemin que vous voudriez suivre, et guéris d'un mal dont vous voulez guérir. Suivez la manière par où ils ont commencé : c'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc. Naturellement même cela vous fera

croire et vous abêtira.

Mais c'est ce que je crains.

Et pourquoi ? Qu'avez-vous à perdre ? Mais, pour vous montrer que cela y mène, c'est que cela diminue les passions, qui sont vos grands obstacles, etc.

Oh ! ce discours me transporte, me ravit, etc.

Si ce discours vous plaît et vous semble fort, sachez qu'il est fait par un homme qui s'est mis à genoux auparavant et après, pour prier cet Etre infini et sans parties, auquel il soumet tout le sien, de se soumettre aussi le vôtre pour votre propre bien et pour sa gloire ; et qu'ainsi la force s'accorde avec cette bassesse.

Fin de ce discours. - Or, quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti ? Vous serez fidèle, honnête, humble, reconnaissant, bienfaisant, ami sincère, véritable. A la vérité, vous ne serez point dans les plaisirs empestés, dans la gloire, dans les délices ; mais n'en aurez-vous point d'autres ? Je vous dis que vous y gagnerez en cette vie, et que, à chaque pas que vous ferez dans ce chemin, vous verrez tant de certitude de gain, et tant de néant de ce que vous hasardez, que vous connaîtrez à la fin que vous avez parié pour une chose certaine, infinie, pour laquelle vos n'avez rien donné.

Pari opéré	Conséquence en cette vie	Conséquence après cette vie
1 Je parie " Dieu existe " (et j'ai raison)	Je mène une vie pieuse : quelques jouissances, mais peu nombreuses (quantifiables par ex. comme 10)	" infinité de vie infiniment heureuse ", " éternité de vie et de bonheur " « paradis » = gain infini
2 Je parie " Dieu existe " (et j'ai tort)	Même chose que dans le cas précédent	Néant = 0 " vous ne perdez rien "
3 Je parie " Dieu n'existe pas " (et j'ai raison)	Je mène une vie de libertin, de " divertissement " : nombreuses jouissances (quantifiables par ex. comme 100, ou 1000, ou même 10000 !)	Néant = 0 " vous ne gagnez rien "
4 Je parie " Dieu n'existe pas " et j'ai tort	Même chose que dans le cas précédent	Néant = 0 ou Perte infinie (enfer) " ; infinité de vie infiniment malheureuse "

Pari opéré par le « libertin »	Si Dieu existe	Si Dieu n'existe pas
Dieu existe	Gagné ! Jackpot ! « Infinité de vie infiniment heureuse », « Éternité de vie et de bonheur » (paradis)	Mort-anéantissement
Dieu n'existe pas	Perdu ! Éternité malheureuse (enfer) ou Mort-anéantissement	Mort-anéantissement

Dois-je arroser mon jardin ? (ne pas parier, c'est déjà parier)

Mon " pari "	La conséquence qui suit logiquement de mon pari	Il pleut	Il ne pleut pas
1 Je parie qu'il va pleuvoir	Je n'arrose pas	Un arrosage (bien)	Pas d'arrosage (pas bien)
2 Je parie qu'il ne va pas pleuvoir	J'arrose	Deux arrosages (pas bien)	Un arrosage (bien)
3 Je refuse de parier (attitude " agnostique ")	Je n'arrose pas	Un arrosage (bien)	Pas d'arrosage (pas bien)

L'inclination pour le bien en général est le principe de l'inquiétude de notre volonté

Cette vaste capacité qu'a la volonté pour tous les biens en général, à cause qu'elle n'est faite que pour un bien qui renferme en soi tous les biens, ne peut être remplie par toutes les choses que l'esprit lui représente, et cependant ce mouvement continu [qu'elle a] vers le bien ne peut s'arrêter. Ce mouvement ne cessant jamais donne nécessairement à l'esprit une agitation continuelle. La volonté qui cherche ce qu'elle désire oblige l'esprit de se représenter toutes sortes d'objets. L'esprit se les représente, mais l'âme ne les goûte pas ; ou si elle les goûte, elle ne s'en contente pas. (...) Tout ce que l'esprit se représente comme son bien est fini ; et tout ce qui est fini peut détourner un moment notre amour, mais il ne peut le fixer. Lorsque l'esprit considère des objets fort nouveaux et fort extraordinaires, ou qui tiennent quelque chose de l'infini⁵, la volonté souffre⁶ pour quelque temps qu'il les examine avec attention ; parce qu'elle espère y trouver ce qu'elle cherche, et que ce qui est grand et paraît infini porte le caractère de son vrai bien ; mais avec le temps elle s'en dégoûte aussi bien que des autres. Elle est donc toujours inquiète, parce qu'elle est portée à chercher ce qu'elle ne peut jamais trouver, et ce qu'elle espère toujours de trouver (Malebranche, *Recherche de la vérité*, IV, 2, § 1).

Comme l'on n'aime point à chercher mais à jouir ; comme (...) le repos et la jouissance sont toujours très agréables, l'âme se repose ordinairement dès qu'elle a trouvé quelque bien : elle s'arrête en lui pour en jouir. Elle se trompe elle-même parce qu'en se trompant, et en jugeant qu'elle a trouvé ce qu'elle cherche, son désir se change pour ainsi dire en plaisir, et le plaisir la rend plus heureuse que le désir. Mais son bonheur ne peut pas durer longtemps. (...) L'amour naturel du bien la réveille, et produit en elle de nouveaux désirs. Ces désirs confus représentent de nouveaux objets. Comme elle aime le plaisir, elle court après ceux qui le répandent, ou qui semblent le répandre ; et comme elle aime le repos, elle s'arrête à eux. Elle n'examine point d'abord les défauts⁷ du bien présent, lorsqu'il la prévient⁸ de sa douceur ; elle le considère plutôt par le bel endroit, elle s'applique à ce qui la charme, elle ne pense qu'à en jouir. Mais plus elle en jouit, plus elle l'aime ; plus elle s'en approche, plus elle le considère. Or plus elle le considère, plus elle découvre en lui de défauts ; et comme elle veut être véritablement heureuse, elle ne peut pas se tromper pour toujours. Lorsqu'elle est altérée, affamée, lassée de chercher, elle s'enivre d'abord, et se remplit du premier bien qu'elle rencontre : mais elle se dégoûte bientôt d'une nourriture⁹ pour laquelle l'homme n'est pas fait. Ainsi, l'amour du vrai bien excite encore en elle de nouveaux désirs pour de nouveaux biens : et prenant sans cesse le change, toute sa vie, et tout son bonheur, sur la terre ne consiste que dans une circulation continuelle de pensées, de désirs, de plaisirs (Malebranche, *Traité de la nature et de la grâce*, III, I, § 8).

⁵ = qui ont quelque rapport avec l'infini.

⁶ = tolère, admet.

⁷ Il faut entendre dans ce mot le latin *defectus* qui signifie non seulement l'imperfection morale mais aussi et plus fondamentalement le manque, la limite, l'absence.

⁸ C'est-à-dire l'influence, la place dans une disposition favorable à l'égard de cette douceur.

⁹ Au sens large : tout ce qui vient combler un désir.

« Ma seconde maxime était d'être le plus ferme et le plus résolu en mes actions que je pourrais, et de ne suivre pas moins constamment les opinions les plus douteuses, lorsque je m'y serais une fois déterminé, que si elles eussent été très assurées. Imitant en ceci les voyageurs qui, se trouvant égarés en quelque forêt, ne doivent pas errer en tournoyant tantôt d'un côté tantôt d'un autre, ni encore moins s'arrêter en une place, mais marcher toujours le plus droit qu'ils peuvent vers un même côté, et ne le changer point pour de faibles raisons, encore que ce n'ait peut-être été au commencement que le hasard seul qui les ait déterminés à le choisir : car par ce moyen, s'ils ne vont justement où ils désirent, ils arriveront au moins à la fin quelque part où vraisemblablement ils seront mieux que *dans le milieu d'une forêt*. Et ainsi, les actions de la vie ne souffrant souvent aucun délai, c'est une vérité très certaine que, lorsqu'il n'est pas en notre pouvoir de discerner les plus vraies opinions, nous devons suivre les plus probables, et même qu'encore que nous ne remarquions point davantage de probabilité aux unes qu'aux autres, nous devons néanmoins nous déterminer à quelques-unes, et les considérer après non plus comme douteuses, en tant qu'elles se rapportent à la pratique, mais comme très vraies et très certaines, à cause que la raison qui nous y a fait déterminer se trouve telle. Et ceci fut capable dès lors de me délivrer de tous les repentirs et les remords qui ont coutume d'agiter les consciences de ces esprits faibles et chancelants qui se laissent aller inconstamment à pratiquer comme bonnes les choses qu'ils jugent après être mauvaises ».

Descartes, *Discours de la méthode*, troisième partie, seconde maxime